

Frédéric MATHIEU

D'un Plateau l'Autre

Le journalisme à la sentine



Du même auteur :

- Le Dernier Mot (2008)
- Les Texticules t. I, II, III (2009-2012)
- Somme Philosophique (2009-2012)
- Sociologie des Marges (2012)
- Le Cercle de Raison t. I, II (2012-2013)
- Apocoloquintoses (à paraître)

Les PDFs (gratuits) et les livres papiers
(sur commande) sont disponibles à l'adresse :
<http://texticules.fr.nf/>

Sommaire

Les réseaux du pouvoir.....	7
De l'anti-sarkozysme comme cache-sexe	19
L'éducation du journaliste.....	33
Le pluralisme médiatique	51
Le décryptage et l'expertise	59
Mange ta bouillie ! La purée du 20 Heures	77
La sanctification du web.....	85
Dispositifs et rhétoriques de lutte	97
Les sondages d'opinion	117
Un narcissisme de corporation	131
En guise de conclusion	139
Annexe.....	141

D'un plateau l'autre

Lorsque les conquistadores eurent terminé de décimer l'armée Inca de l'empereur Huayna Capac¹, ils firent à leurs dépens la connaissance de la cinquième colonne des Indiens Shuars, passés maître dans l'art de façonner des têtes réduites (tsantza). Cet admirable artisanat a, semble-t-il, inspiré nos experts, économistes et journalistes. Rien ne se perd...

¹ Avec force courage (et couvertures imprégnées de variole).
Le terrorisme bactériologique n'est pas né de la dernière pluie...

Les réseaux du pouvoir

Si l'on en croit les sondages d'opinion, les Français feraient de moins en moins confiance aux journalistes. Que signifie cette suspicion que même les sondages d'opinion ne parviennent pas à « redresser » ? Pourquoi ce désaveu ? Les relais du savoir souffriraient-ils de mauvaise fâme ? Les accuse-t-on de collusion, de connivence ou de complicité avec les politiques ? Rien de tout cela. Ce qui dérange n'est pas leur bien-pensance, mais leur communauté de pensée. Ce qui dérange n'est pas leurs allégeances ou leur manque d'objectivité. Sans même qu'il soit besoin d'analyser la teneur des débats, ni la désaffection massive d'un public agacé qui s'en retourne vers le web, l'évolution récente de la carte des programmes en témoigne d'elle-même. Le succès grandissant des émissions de proximité telles que Face au Français, mettant aux prises des politiques avec le commun des « braves gens », ce plébiscite des émissions qui les confrontent immédiatement, donc sans média, sans incursion journalistique ou parabase intempestive, met en avant le fait que l'essentiel des journalistes – se réclamant à

84 % de la gauche socialiste selon un sondage IPSOS daté de 2001 ; ayant voté le « Yes against the No to Win » pour plus de 90 % d'entre eux – n'incarne plus la médiation auprès du peuple. Ce qu'ils relaient n'est plus l'information, mais l'idéologie.

Les journalistes sont des êtres mobiles qui, pareils aux sophistes, ne prêchent jamais longtemps aux mêmes endroits. Qu'on se rassure, le turn-over ne semble pas trop les embarrasser. À l'aise. La plume est tout-terrain. Le cirage polychrome. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont une carte de presse... Mais la banalité de ces pratiques n'ôte rien à l'étonnement que pareille volatilité suscite encore ici et là depuis « la France qui se lève tôt », de l'autre côté de l'écran. Des remous dans la plèbe. Des convulsions sans suites. Des mutineries rabiques jusqu'ici balayées d'un revers de mépris. Mais surtout, des questions. Que signifie le fait qu'ils puissent changer de rédaction comme de cravate sans retourner leur veste ? Sont-ils intègres au point d'être impartiaux ? Non pas ; bien au contraire ! S'ils sont interchangeables, c'est qu'ils pensent tous comme une seule tête, qu'ils opinent tous en corps, portés par le mainstream : c'est le « gros animal » dénoncé par Platon. Nos journalistes et politiques sont liés par le destin. Ils défendent l'intérêt d'une caste, privilégient la volonté d'une caste, prennent sempiternellement le parti du parti de leur caste. De droite, de gauche, tous ont leur rond de serviette au déjeuner du Siècle (cf. infra : Les tentacules du Siècle). Tous ont leur siège au banquet des puissants. D'aucuns fréquentent l'Horloge ou le Rotary Club ; d'autres se pressent au portillon des Think Tanks libéraux. Certains préfèrent l'atmosphère chamarrée de la Péniche ou du

Fouquet's (« une brasserie populaire », précise Christian Estrozy) ; quand les plus internationalistes, les plus intéressés, postulent pour intégrer le CFR ou les sessions annuelles du réseau Bilderberg. Ils constituent ainsi avec les politiques des maçonneries opaques, conglomerats d'industriels, d'idéologues et de grands éditorialistes. Tous ces réseaux, toutes ces coteries cotées de caciques crapoussins prospèrent dans le silence complice des petits arrangements, des commerces obreptices où se pratiquent à qui mieux-mieux les renvois d'ascenseur. Et ce genre d'ascenseur est fort rarement « social »...

Fréquenter les puissants, sans doute est-ce leur métier. – Pas les servir. Pas s'asservir. Pas leur lécher les bottes. Pas leur prêter la main, ni manger dans leur main. Qu'importe si le grain leur plaît. Le « peuple » ne mange pas de ce pain-là. Ce n'est pas là ce qu'il attend d'un journaliste. Mais qu'est-ce, au juste, que l'on attend d'un journaliste ? À quoi cela sert-il – devrait servir – un journaliste ? À percer du secret. À forcer des serrures. La moindre association, depuis les éminentes Trilatérales, B'nai B'rith et maçonneries, jusqu'aux plus dérisoires amicales de boulistes, engendre du secret. Toute société, communauté, ou administration file du non-dit. Un journaliste n'est utile démocratiquement que s'il enlève une pelure de l'oignon. Ou bien c'est un chien de garde. Le peuple attend des journalistes qu'ils soient les oies du capitole et non les roquets du pouvoir. Il n'attend pas des journalistes qu'ils soient « indépendants ». L'indépendance est tout au plus un idéal de la raison pratique : on la postule, personne n'y croit. Un journaliste indépendant, c'est un chômeur... voire un perchiste, à la rigueur. Ce qu'en

revanche le spectateur est en droit d'espérer, et notamment de la télévision publique, c'est la pluralité dans l'offre. Pluralité qui brille de plus en plus par son absence. Jetons un œil sur la situation. Elle n'est pas rose. Ni vraiment colorée. Le petit peuple des médias s'est reproduit dans la touffeur des canopées comme une armée de clones. Les clones ont tout colonisé. Ils distribuent les cartes de presse. Ils filtrent les plateaux télé ; ils filtrent les intervenants ; ils filtrent les idées. Ils uniformisent tout. Les derniers Mohicans, ceux qui croyaient pouvoir survivre au rouleau compresseur de la pensée inique connaissent le même destin – tragique – des Cyrano : morts en sursis. Les résistants du PAF se comptent au mieux sur les doigts de la main... et disparaissent régulièrement comme des phalanges de yakuza...

La planète médiatique orbite autour d'un seul soleil ; c'est un soleil qui brûle ceux qui s'en approchent trop. Les spectateurs se lassent d'un tel soleil. À quand l'éclipse ? Autant préférer l'ombre : on y circule moins à l'étroit. Il faut bien se garder, si les audiences sont en chute libre, d'en faire porter l'ensemble de la responsabilité à l'éventail du satellite de la TNT. Les journalistes pourraient s'en aviser, s'ils n'était pas si prétentieux... Pétitionner ? Pour la pluralité ? Autant pisser dans un violon... C'est tout le système qu'il faudrait renverser, à commencer par les structures de formation des journalistes. Ces Grandes Écoles (cf. p. 31), viviers d'élites, les introduisent mécaniquement aux tractations les plus malsaines. En marge du virus de la pensée unique, il s'y contracte au quotidien des amitiés contre-nature et des pactes de sang. Le journaliste fraternise avec le politique dont il feindra plus tard de critiquer les

décisions – tout en le ménageant, en passant sous silence la seule information qui valait d’être dite. Un partisan de l’hypothèse Gaïa y verrait l’incidence de « boucles de rétroaction » : les journalistes, avec leur esprit de ruche, sont à l’image de ces symbiotes capables de créer les conditions d’une atmosphère propice à la survie de leur espèce. Agiraient-ils par carriérisme ? On ne peut l’exclure. Mais pas nécessairement. Il ne s’agit pas tant d’opportunisme que d’adéquation, si ce n’est de (con)fusion, tout à la fois sociale et idéologique. C’est librement qu’ils disséminent leurs spores. Leur propagande recouvre leurs désirs. Leurs analyses recourent leurs représentations. Leur univers est cousu de poncifs et de corrélations biaisées qu’ils ont appris à décliner dans les écoles de para-politique, au côté des sujets inchoatifs de leurs futurs articles. Quand on vit au milieu des roses, on en prend malgré soi l’odeur.

Parlons-en, des écoles. Elles préludent aux réseaux ; ou les réseaux sont plus exactement le prolongement de ces écoles. Elles sont l’aquamanile avant le grand bassin. La conche du pied. On y fermente. On y barbote. On prend contact avec le vice avant de se jeter à l’eau. Avant de se stabiliser par la fréquentation de cénacles informels, la collusion mentale du journaliste, du politique et de l’économiste s’explique d’abord à la lumière de ce parcours scolaire commun. C’est d’abord, en effet, du fait qu’ils viennent des mêmes écoles, ont fréquenté les mêmes cantines, se sont farci pendant plusieurs années les mêmes discours des mêmes apôtres du marché global ; pour tout cela et plus encore qu’ils partagent aujourd’hui les mêmes (et seules) idées : eurolibéralisme, fédéralisme, droit d’ingérence et

caviar au dîner. Leur collaboration s'appuie sans doute sur une embase de convictions communes, de celles que l'énarchie prodigue dans ces écoles (comme autrefois la scolastique), hauts-lieux du servage mondialiste. Journaliste, politique, expert, économiste et même politologue sont comme les cinq orteils du pied, les appendices d'un même bourgeon de chair, sinon de chaire. Trop proches. Bien trop amis. Si bien qu'ils doivent s'accommoder quotidiennement des torsions cérébrales – ne disposant que mal à l'objectivité – que leur imprime leur réciproque fascination ; fascination de nature mimétique qui les gémme et les oppose tout à la fois. Le politique veut la reconnaissance, qu'il trouve auprès du journaliste ; le journaliste (souvent un politique manqué), veut sa place au soleil, qu'il trouve auprès du politique. Le soleil luit pour tous. Pourquoi les ombres n'auraient-elles pas également droit à leur place au soleil ? Lacan, fort de son expérience du second type (la fac après les cours...), disait qu'« il n'y a pas de relations sexuelles » ; disait aussi que l'illusion d'amour, en dernière psychanalyse, n'est rien de plus que « la rencontre heureuse de deux névroses ». Assurément, de la névrose, les journalistes et politiques en ont à revendre. Des névroses en pagaille. Névroses croisées, névroses complémentaires, errantes dans le bocage du séminaire, qui devaient tôt ou tard finir par rencontrer « l'autre moitié ».

Et c'est ainsi que se forment les couples. Les mariages vont bon train sur les rails de la gloire. D'amour et de raison. De fric et d'influence – car la beauté d'un homme est aussi dans sa poche. Peut-être aussi parce que la femme, pas plus que Rome, ne se

sont (dé)faites en un jour ; parce qu'un bon plan peut être un plan de carrière avant d'être un plan cul ; parce que gravir les marches de l'Élysée comme on gravit les marches de Canne vaut bien la peine de contrefaire les femme-trophées de réception pour cératode calleux. On leur reproche leur liaisons contentieuses, étroites, bien trop étroites ; leurs mésalliances qui fleurent l'opportunisme et la promo canapé ; leurs conflits d'intérêts, qui sont, à dire les choses, tout le contraire : des placements à long terme ; leur cumul d'influence – à deux, c'est mieux ; et tout cela, dans la plus stricte homogamie sociale. Ils n'en ont cure. Ils répondent : c'est l'amour ! Et ta sœur... C'est qu'ils sont l'un pour l'autre des passe-droits. Le journaliste a la primeur du scoop. Il a l'info de première main. La cueille au saut du lit, littéralement. Le politique, pour lui, a son nom dans la presse. Avec des gentilleses autour. Des petites attentions, plaisir sucrés dans les échos, des gâteries matinales dans les colonnes des grands journaux. Une bonne audience en perspective. Bref, se faire voir pour être vu : c'est la formule gagnante. No fuck no gain. Nos têtes d'affiche l'ont bien compris : Dominique Strauss-Kahn est marié avec Anne Sinclair, égérie du Huffington Post, Jean-Louis Borloo avec Béatrice Schönberg, François Hollande convole avec Valérie Trierweiler, Arnaud Montebourg avec Audrey Pulvar. Mystère pour Jean-Luc Mélenchon, qui cache et protège sa nouvelle compagne, mais forme un vrai tandem avec Pierre Laurent, patron du PC et ancien journaliste de L'Humanité, tout comme Hollande le fut au Matin de Paris et Nicolas Hulot – pionnier de l'environnementalisme sponsorisé – à Sipa Press,

ainsi que Jean-Michel Baylet, propriétaire de La Dépêche du Midi et candidat PRG. Comment, instruits de cet état des lieux, prétendre encore à l'inintrication des cercles de la presse et des cénacles du pouvoir ?

Les adultères. Les affres du concubinage. Les réconciliations. Les extases du ménage. Ses déchirements et ses suturations mouillées. C'est par ce jeu d'allégories, plus que douteux, mais hautement symbolique, que Sarkozy s'est employé à qualifier ses relations avec la presse. Je t'aime ; moi non plus. C'est le retour des parades amoureuses des pingouins massés sous les perches comme sur leur zone de lek. Dans un discours propitiatoire de janvier 2007, devant son public du moment – pas moins de quatre cent journalistes triés sur le volet, tassés les uns contre les autres, et sacrifiant comme de coutume aux libations de champagne sur les marbres polis du palais de l'Élysée –, le président confesse, de sa voix blanche, qu'il « ne détecte dans [leur] couple aucun des stigmates annonciateurs d'un divorce ». Pour sûr, pas de stigmates. Le Premier Cercle – les Elkabbach, les Dassault et Mougeotte qui trônent aux premières loges – esquissent un geste d'encouragement. Le président ne se fait pas prier. Ils seront mémorables, les vœux de cette année. Sur l'escabeau coulent les mots bleus : « Vous les connaissez [les augures du divorce] : d'abord la lassitude. Franchement, je ne détecte pas la lassitude. Ensuite, votre exigence. Je vous remercie. Avec moi, vous ne renoncez pas. » L'image de Cécilia se superpose à celle des journalistes : « Je vois bien vos tentatives pour me remplacer, pour essayer autre chose, pour espérer ailleurs. L'herbe est toujours plus verte ailleurs.

Jusqu'à présent, vous êtes toujours revenus. » Fidélité. Médias prodigues. Apex de l'émotion. L'amour abat tous les obstacles : c'est l'éternel retour de l'autre. Dans *Confessions Intimes*, c'est le moment où c'est qu'on pleure, parce que ça picote dans les yeux tellement c'est kitch. Dis-nous tout Nicolas, ne garde rien pour toi : les Français doivent savoir. C'est essentiel pour leur gouverne intestinale.

Et le Phœnix élyséen d'entonner le refrain de son chant praliné : « Je suis passé aussi vis-à-vis de vous par des hauts et des bas. Au début, on a tellement envie de séduire. Rien n'est trop beau pour vous convaincre. On prend pour des trahisons ce qui n'est au fond qu'une liberté professionnelle. Puis on vous aime beaucoup moins. Puis, avec l'expérience, on se dit que tous ces rapports n'ont pas leur place entre responsables politiques et journalistes. Quand on met des sentiments dans des rapports professionnels comme nous avons, on se trompe ». « Des trahisons », dit-il... Il connaît ça, le balladurien ; nous, plus encore. Le mot prend toute son épaisseur dans la bouche d'un hâbleur qui nous a tous rendus cocus. L'enfant dans le dos, c'était plutôt Lisbonne, plutôt l'Otan, plutôt – dès 2004 – la cession au rabais des onces et lingots d'or de notre banque de France (600/3000 tonnes) sur ordre de l'Europe (et) des Américains – le cours de l'or ayant gonflé, dans l'intervalle, de 94 %... Sur cette affaire, bien sûr, on garde le silence. À croire la « liberté professionnelle » précédemment citée, au demeurant fort encadrée. Retenons seulement, pour le moment, la morale de l'histoire. Morale tragique s'il y en a jamais eu : entre le journaliste et le politique, l'amour est impossible. Trop de choses les séparent. Bien trop d'obstacles...